



Le chant profond d'Evtouchenko

La mort, en avril, d'Evgueni Evtouchenko n'a rien ôté à la force de l'écrivain. Avec lui, la poésie, « espèce d'hypnose » qui tente l'unité des sens et du langage (selon Aragon), conserve sa puissance troublante et contestatrice. Francis Pornon(1) se souvient du temps où poètes et chanteurs contribuèrent à éveiller conscience et inconscient, désirs politiques et passion en poésie. Evtouchenko et les autres sont vivants.

Un poète vient de mourir. Et la rumeur médiatique oublie vite Evgueni Evtouchenko, le poète russe qui emplît naguère théâtres et stades. Or, en brocardant la guerre et la bureaucratie, en chantant aussi l'espérance, Evgueni marqua son siècle. Souvenons-nous du temps des scooters Vespa, celui des blue-jeans neufs et des copains chantés par Brassens, temps des débuts du rock, de la guerre du Vietnam et du cinéma nouvelle vague. Tout juste refroidies les ruines de la guerre mondiale, à peine s'extirpait-on de la non-dite guerre d'Algérie. C'était aussi le temps des mots de passion, où les foules acclamaient poètes et chanteurs. Quand la Beat Generation irriguait

fusées russes à Cuba, cernée par le blocus yankee. « Les soldats mouraient durant cette guerre/Non seulement pour leur pays/Mais pour que les gens de toute la terre/Puissent dormir tranquillement la nuit ».

Nous ne savions pas tous les enjeux du « dégel » soviétique sous Khrouchtchev. Nous avions vingt ans et nous sentions confusément quelque chose d'extraordinaire en une nation étrange où la révolution émancipait et emprisonnait. L'URSS décrétait la première Journée des poètes, tandis qu'Evtouchenko publiait, dans un célèbre poème-manifeste : « Le poète en Russie est bien plus qu'un poète. » Nous étions après Baudelaire, en ce monde

qu'il avait doté des magnifiques « Fleurs du mal » ; après Apollinaire, qui, blessé à la Grande Guerre, composa entre autres « Calligrammes » ; après Arthur Rimbaud, qui voulut changer la vie sur notre « Bateau ivre » ; après Léo Ferré, qui avait enregistré un double album : « Léo Ferré chante Baudelaire ».

Vingt ans plus tard, en voyage à Moscou, je vis le nom d'Evtouchenko encore en haut de l'affiche. Comme étaient advenus un « regel » et puis la perestroïka, des si-

Soufflait un grand vent d'Est. Les pays dits communistes, c'était l'espoir, l'enthousiasme... mais aussi un crève-cœur avec procès, prisons et camps.



TAR VASSIRUE DES ARCHIVES

une jeunesse nord-américaine, tandis que Leo Ferré chantait Verlaine et Rimbaud au grand public de l'Hexagone, Evtouchenko attirait les foules à Moscou. On lirait bientôt l'inestimable trésor d'Aragon dans son « Fou d'Elsa », dont Jean Ferrat allait chanter : « C'est si peu dire que je t'aime ». Et nous, « copains » qui attendions ou qui partions, le monde bourgeois reconstruit nous nourrissait sans nous désaltérer. Les vents d'Ouest dominants portaient les échos de Kerouac « Sur la route ». Or, soufflait aussi un grand vent d'Est. Les pays dits communistes, c'était l'espoir des opprimés et l'enthousiasme des jeunes... aussi un crève-cœur avec procès, prisons et camps. Et alors Evgueni faisait exploser la parole. Son poème « Babi Yar » rappelait le massacre de juifs par les nazis vers Kiev et bousculait les conventions artistiques d'un « réalisme socialiste » en secouant bonnes et mauvaises consciences. Son autre grand chant, « Les Russes veulent-ils la guerre ? », fut déclamé en plein apogée de la guerre froide, lorsque couvait la crise des

rènes de l'Ouest reprochèrent à l'écrivain d'avoir suivi les rebonds du régime soviétique.

Vive le poète qui ne colle pas aux bien-pensants ! Son chant profond sonne à plusieurs voix. « Babi Yar » formule aussi un toujours présent : « J'ai seulement besoin qu'on se regarde. (...) On brise la porte ? Non, c'est la glace qui cède... » Alors, comme aujourd'hui, le poème est la prescience d'une crainte : « J'ai si peur, j'ai si peur/Que cette aurore inattendue finisse ». Par bonheur, le chanteur Evgueni, voyant comme ses pareils d'incroyables « Florides », est aussi de bon augure, habitué de l'essence de vie, la richesse suprême, la fin'amor : « Quand ton visage s'est levé/Au-dessus de ma vie gâchée/J'ai tout d'abord compris/Que ce que je possède n'est rien ». ★

(1) Derniers romans parus « la Dame de Toulouse. Azalaïs de Burlatz » et « les Dames et les aventures du troubadour Raimon de Miraval » (TDO Éditions).

CEUVRES
D'EVGUENI
EVTOUCHENKO
TRADUITES
EN FRANÇAIS :
« Les Baies
sauvages de
Sibérie »
(Plon, 1982),
« Trois minutes
de vérité »
(Julliard, 1963),
« De la cité du oui
à la cité du non »
(Grasset, 1970).